

T

F

M



Théâtre

17 et 18 novembre
20h30

Poésie?

Fabrice Luchini



Théâtre
Forum
Meyrin

SPECTACLE COMPLET

Poésie ?

Fabrice Luchini

Il n'y a pas de feu de cheminée au fond de la scène, mais, à sa façon, Fabrice Luchini reçoit le spectateur au coin du feu. Le fauteuil de cuir sur lequel il s'assoit est douillet. Derrière, la haute lampe sur trépied diffuse une lumière douce. Confort un peu anglais, confort un peu ancien. Qui nous accueille chez lui, en veste de cuir, puis vite en chemise, tant la passion élève la température de la soirée ? Un ami ? Un professeur ? Un connaisseur ? Un interprète ? Tout cela en même temps, bien sûr.

Dans ce nouveau spectacle – appelons cette rencontre spectacle, faute de mieux – il commence par une citation de Cioran, que l'on peut résumer ainsi : « Les Français préféreront toujours un mensonge bien formulé, alors que les Allemands privilégient une vérité mal dite. » À qui le tour, ensuite ? Luchini puise dans son panthéon personnel. Paul Valéry ? Oui, mais vite, car il a hâte d'attaquer le premier grand morceau de la soirée : *Le Bateau ivre* de Rimbaud. Son bras droit tournoyant accompagne cette folle diction d'un poème dont il dit qu'il n'en comprend pas tous les vers. Sa diction en à-coups et en ruptures de rythme fait merveille dans Rimbaud. Il peut passer en souplesse à Céline et à son évocation de la banlieue. L'expression « dans le voisinage » le transporte ; tout le génie de Céline est dans ces trois mots !

C'est cela que l'on aime et que l'on vient chercher : le commentaire luchinien après la récitation luchinienne. Un mot ou une phrase que le maître des lieux répète et décortique pendant plusieurs minutes ! Puisqu'on est dans l'admiration de Céline, Luchini la corrige en dénonçant les folies racistes de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. Et il saute à Proust, que Céline détestait. Ainsi vont les zigzags du patchwork, où les langages se regardent en miroir et où la part d'analyse personnelle va croissant. Et il tresse son voyage parmi les textes avec un peu de sa biographie d'acteur : la façon de jouer Labiche chez Cochet, la première rencontre avec Éric Rohmer, les complicités avec Laurent Terzieff et Michel Bouquet. Il fait mine de se rappeler soudain quelque chose qu'il aurait oublié, mais on n'est pas dupe. Peu de choses sont improvisées, sauf ses taquineries à l'égard du public, évidemment différent chaque soir, et quelques rapprochements avec l'actualité.

Durée 1h40

La note d'intention

C'est en découvrant un texte de Paul Valéry sur le langage et la poésie que j'ai eu envie de me confronter de nouveau à des textes de pure poésie, des textes de pure littérature, de pur théâtre... Dans ce texte Paul Valéry s'étonne de la nonchalance avec laquelle les enseignants communiquent l'art de la parole. Cet enseignement était totalement négligé en faveur de celle de la connaissance livresque des poètes. Après une année passée aux côtés de Laurent Terzieff et en souvenir des dîners qui prolongeaient nos représentations, j'ai eu envie d'entrer dans son sillage, lui qui disait : être un poète, c'est une manière de sentir.

Fabrice Luchini

Entretien avec Fabrice Luchini

Propos recueillis par Vincent Tremolet de Villers, décembre 2014

Vous jouez un spectacle intitulé Poésie ?. Vos choix sont de plus en plus exigeants...

La poésie ne s'inscrit plus dans notre temps. Ses suggestions, ses silences, ses vertiges ne peuvent plus être audibles aujourd'hui. Mais je n'ai pas choisi la poésie comme un militant qui déclamerait, l'air tragique: « Attention, poète! » J'ai fait ce choix après avoir lu un texte de Paul Valéry dans lequel il se désole de l'incroyable négligence avec laquelle on enseignait la substance sonore de la littérature et de la poésie. Valéry était sidéré que l'on exige aux examens des connaissances livresques sans jamais avoir la moindre idée du rythme, des allitérations, des assonances. Cette substance sonore qui est l'âme et le matériau musical de la poésie.

Valéry s'en prend aussi aux diseurs...

Il écrit, en substance, que rien n'est plus beau que la voix humaine prise à sa source et que les diseurs lui sont insupportables. Moi, je suis un diseur, donc je me sens évidemment concerné par cette remarque. Avec mes surcharges, mes dénaturations, mes trahisons, je vais m'emparer de Rimbaud, de Baudelaire, de Valéry. Mais pas de confusion : la poésie, c'est le contraire de ce qu'on appelle « le poète », celui qui forme les clubs de poètes. Stendhal disait que le drame, avec les poètes, c'est que tous les chevaux s'appellent des destriers. Cet ornement ne m'intéresse pas. Mais La Fontaine, Racine, oui. Ils ont littéralement changé ma vie.

C'était mieux avant...

«Le réel à toutes les époques était irrespirable», écrivait Philippe Muray. J'observe simplement qu'on nous parle d'une société du «care», d'une société qui serait moins brutale, moins cruelle. Je remarque qu'une idéologie festive, bienveillante, collective, solidaire imprègne l'atmosphère. Et dans ce même monde règne l'agression contre la promenade, la gratuité, la conversation, la délicatesse. Je ne juge pas. Je fais comme eux. Je rentre dans le TGV. Je mets un gros casque immonde. J'écoute Bach, Mozart ou du grégorien. Je ne regarde personne. Je n'adresse la parole à personne et personne ne s'adresse à moi. La vérité est que je prends l'horreur de cette époque comme elle vient et me console en me disant que tout deuil sur les illusions de sociabilité est une progression dans la vie intérieure.

Vous résistez à cette évolution?

C'est intéressant de savoir qu'il peut y avoir une parole de résistance, même modeste. Ce qui m'amuse, c'est de mettre un peu de poésie dans l'écrasante supériorité de l'image, à l'heure de l'écrasante puissance de la bêtise. Il faut reconnaître qu'elle a pris des proportions inouïes. Ce qui est dramatique, disait Camus, c'est que « la bêtise insiste ». La poésie, la musique n'insistent pas.



C'est-à-dire ?

Nous sommes comme lancés dans une entreprise sans limite d'endormissement. Une entreprise magnifiquement réglée pour qu'on soit encore plus con qu'avant. Mais je ne crache pas dans la soupe, je profite à plein de ce système. Je ne pourrais pas vivre si je restais dix heures avec *Le Bateau ivre*. Je ne pourrais pas vivre comme Péguy, comme Rimbaud, qui finissait par trouver sacré le désordre de son esprit. Moi, je ne suis pas un héros qui se dérègle intérieurement. Je fréquente ces grands auteurs, mais rien ne m'empêche de me vautrer dans un bon Morandini. C'est peut-être pour cela que les gens ne me vivent pas comme un ennemi de classe. Au départ, je suis coiffeur, il ne faut pas l'oublier. J'étais très mauvais, mais je l'ai été pendant dix ans.

Vous êtes devenu le dépositaire et l'ambassadeur de la littérature française...

Comment se fait-il qu'un cancre inapte joue le rôle que vous me prêtez ? Inconsciemment, l'autodidacte plaît énormément, parce qu'il n'y a pas l'emprise universitaire du « très bien », du capable de parler de tout comme tous les gens de l'ENA qui savent tenir une conversation sur Mallarmé, l'Afrique ou la réduction des déficits. L'obsessionnel (et l'autodidacte) est extraordinairement limité. Sa culture a été acquise à la force du poignet. Mais il peut témoigner, parce que ce qu'il connaît, il le connaît en profondeur et ça l'habite. Quand il trouve un métier, un instrument, ça lui permet de prolonger ce travail long et pénible. Avec le métier, vous n'êtes plus un phénomène. Louis Jouvét disait : « La vocation, c'est pratiquer un miracle avec soi-même. » Le métier détruit le « moi ».

Pourquoi continuer à jouer ce rôle de passeur ?

Comme artisan, j'ai besoin de me confronter à ce qui est difficile. Je pourrais vivre en ayant une vie de cardiologue à la retraite. La piscine à débordement me tenterait bien, mais il faut une grande santé psychologique pour l'assumer et la pratiquer, je n'ai pas cette santé-là. J'essaye donc d'avancer dans le mystère du verbe et de la création, et je fais honnêtement commerce de ce qui me hante. Mais j'essaye toutefois de rester à ma place. Être comédien, c'est s'éloigner de l'aristocratie de la pensée. C'est un dérèglement psychique qui n'a rien de glorieux. Peut-être aidons-nous un peu à créer, le temps d'un soir, une « ré-appartenance » avec nos semblables. Au théâtre, dit Claudel, il se passe quelque chose, comme si c'était vrai. Le mensonge du théâtre mène parfois à la vérité.

Biographie

Fabrice Luchini

Fabrice Luchini grandit dans le quartier parisien de la Goutte d'Or où, dès son plus jeune âge, il vend à la criée les fruits et légumes du commerce de ses parents. Préférant la rue à l'école, il se passionne néanmoins très tôt pour la littérature en dévorant Balzac, Flaubert ou Proust, goût qu'il cultivera d'ailleurs toujours en autodidacte. A 13 ans, sa mère le place dans un salon chic de l'avenue Matignon comme apprenti coiffeur, mais sa passion pour la soul music en fait un habitué des discothèques, où il est repéré par Philippe Labro, qui lui confie son premier rôle dans *Tout peut arriver* (1969).

Il joue ensuite dans *Le Genou de Claire* d'Eric Rohmer, dont il va devenir l'acteur fétiche, et s'inscrit parallèlement aux cours de Jean-Laurent Cochet. Comme une révélation, il y découvre le théâtre, « seul lieu où s'exprime la vie, la nourriture de la vie, ce qu'aucune école n'enseignera jamais ».

Passant du cinéma pointu d'Oshima ou de Pierre Zucca à *P.R.O.F.S.* et à *Emmanuelle 4*, Luchini voit sa notoriété dépasser le cercle des cinéphiles grâce à *La Discrète* de Christian Vincent (1990) dans lequel il impose un personnage de dandy précieux à l'éloquence ciselée. Il est alors de plus en plus sollicité au cinéma, laissant libre cours à sa verve et à sa fantaisie teintée d'inquiétude. Ses rôles sérieux n'empêchent pas pour autant le comédien de se livrer à des expériences plus légères, en intégrant le casting d'*Astérix et Obélix: Au service de sa Majesté*, comédie gauloise par excellence dans laquelle il succède à Alain Delon sous les traits de l'Empereur Jules César, ou de former un tandem inattendu avec Johnny Hallyday dans le loufoque *Jean-Philippe* de Laurent Tuel (2006).

La presse en parle

« C'est cela que l'on aime et que l'on vient chercher : le commentaire luchinien après la recitation luchinienne. Un mot ou une phrase que le maître des lieux répète et décortique pendant plusieurs minutes ! »

Gilles Costaz, *Le Point*

« Sous le titre *Poésie ?*, il interroge les secrets de la littérature française, il dit, redit, répète, détache, analyse à voix haute, s'émerveille, nous fait remarquer les moments énigmatiques, pratique des passages, ouvre des voies nouvelles. »

Armelle Héliot, *Le Figaro*

« On assiste à un cours magistral... passionné, passionnant que l'on aurait adoré recevoir, ado, pour aimer notre langue et partager la folie de nos poètes. »

Catherine Bonte de Cuniac, *Culture-Tops / Atlantico*

Location et renseignements

Théâtre Forum Meyrin

Place des Cinq-Continents 1
1217 Meyrin (GE)

Billetterie

Théâtre Forum Meyrin

Du lundi au vendredi de 14h à 18h
ou par téléphone au 022 989 34 34
www.forum-meyrin.ch

Prix des billets

Plein 55
Réduit 50
Mini 35
Pass Forum 35
Pass Éco 25

Autres points de vente

Service culturel Migros
Stand Info Balxert
Migros Nyon-La Combe

Partenaire Chéquier culture

Les chèques culture sont acceptés à nos guichets

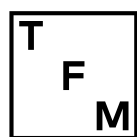
Relations presse

Responsable: Ushanga Elébé
ushanga.elebe@forum-meyrin.ch
Assistante: Chloé Briquet
chloe.briquet@forum-meyrin.ch

T. 022 989 34 00 (8h30-12h30 et 13h30-17h30, sauf le mardi matin)

Photos à télécharger dans l'espace Médias

<http://www.forum-meyrin.ch/media/spectacles>



**Théâtre
Forum
Meyrin**